

Note sur Cartes postales d'un voyage en Pologne de Giorgio Caproni

« Le gardien du camp vint aussitôt à notre rencontre, tandis que nous, en bons lettrés, nous cherchions à trouver les phrases les mieux adaptées (honte !) à la circonstance, plus soucieux de dire quelque chose d'original que la vérité nue et sans mots de notre état d'esprit. »

C'est une publication de moins de quarante pages, chez *William Blake and Co.* (2004), où on peut lire trois textes publiés par Caproni dans trois numéros de *La Giustizia* en juin et juillet 1961.

Dans leur avant-propos, les traducteurs, Philippe Lacoue-Labarthe et Federico Nicolao, s'arrêtent à cette date et au temps qui s'est écoulé – treize ans – entre la publication de ces textes et ce qu'ils racontent : une visite à Auschwitz qui avait eu lieu le 29 août 1948. Les deux traducteurs donnent également de très nécessaires précisions sur le contexte historique, voire politique, dans lequel cette visite eut lieu.

Ces articles, gardés si longtemps à distance du public, ont une éloquence assourdie. « *Allemagne, qu'est-ce donc que tu as fait ?* » s'écrie Caproni à la fin du premier. Et partout ils manifestent, avant même la visite au camp, une nerveuse sensibilité aux voix et aux cris.

Caproni intitule son troisième article : « *L' "aspect innocent" du camp d'Auschwitz* ». La netteté et l'ordre dans ce qu'il voit, et jusqu'aux fleurs, tout est « *autant éloigné qu'il est possible de l'imaginer des meurtres de masse dégradants auxquels était destinée l'abjecte et la plus organisée des fabriques de cadavres en série...* »

Au visible, il semble donc nécessaire que s'adjoigne la parole d'un « *guide* ». Celui-ci acquiert d'ailleurs une présence étrangement insistante.

« *Bel homme, le gardien.*

D'âge moyen, épauls carrées, catholique convaincu et tout vêtu de noir comme un chef d'orchestre (dont il avait aussi la chevelure, noire et ondulée), c'était un ancien interné qui, ayant réussi à se sauver de justesse grâce à l'arrivée des armées de libération, avait décidé de rester là, dans "son" camp, à raconter au milieu des "beaux" pavillons la vérité, et rien que la vérité... »

À la lumière des connaissances ultérieurement acquises (ce type de connaissances auxquelles un détenu, immergé dans le monde du camp, ne pouvait par lui-même avoir accès), les explications qu'il donne aux visiteurs comportent sans doute un certain nombre d'erreurs factuelles.

Et en même temps, les propos de ce guide paraissent extrêmement médités... alors que pourtant ils n'en sont pas moins marqués par une curieuse hâte. « *Je vous en prie Messieurs, s'exclame-t-il, il faut se hâter.* »

On dirait que le guide ne veut pas laisser, fût-ce là où il y a réellement à voir, les visiteurs s'abîmer dans des rêveries.

« *L'esprit se perd dans le labyrinthe de ses horribles pensées, mais le guide très compassé, exactement comme dans un musée, n'autorise aucun atermoiement : "Je vous en prie Messieurs, par ici"* ».

Nous sommes dans le pavillon des cheveux. Sous une longue galerie de cristal, au centre de la salle, sont recueillis des quintaux et des quintaux de cheveux prélevés sur tous les "hôtes" du camp (...). Ils forment une masse confuse de couleurs, où prédominent le blond et l'argenté, mais encore une fois le cœur n'a pas le temps d'être saisi d'effroi (l'effroi et l'effarement viennent après coup, quand on y repense), confronté à cette nouvelle folie.

« *Je vous en prie, Messieurs, il faut se hâter. Par ici.* » »

C'est par maints « *par ici* » ou « *par ici s'il vous plaît* » que la voix du guide presse à tout moment les visiteurs atterrés.

(La tension que créent ces mots, si ordinaires qu'ils soient ou justement parce qu'ils le sont, pourrait faire penser à ce qui vibre dans « *A game of Chess* », deuxième section de *The Waste Land* de T.S. Eliot, où un « *HURRY UP PLEASE IT'S TIME* » résonne cinq fois.)

Les propos ultimes du gardien sont évoqués, dans des versions légèrement différentes, par les deux derniers articles de Caproni. Et c'est à une justice ou justesse qui s'exercerait dans l'ordre, au moins, de la parole, qu'ils invitent les visiteurs – non sans laisser chez le lecteur de Caproni, à travers les années, un malaise infini :

« *Allez raconter aux vôtres ce que vous avez vu, mais sans y ajouter un brin de passion* », tel est le congé de notre guide, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire. « *Les choses parlent d'elles-mêmes, dans leur évidence nue. Soyez aussi justes que je l'ai été.* » »

Claude Mouchard